

I never loved a man

(En hommage à Aretha Franklin)

IL SE DÉPLAÇAIT à une vitesse proche de la lumière et ne s'arrêtait presque pas, en ligne droite jusqu'aux frontières de l'univers qu'il n'abordait jamais par crainte sans doute de ce qui pourrait arriver s'il franchissait ces bornes, il serrait sa veste contre lui car il devait sentir le froid sur cette route sombre bordée de chaque côté par des sapins hauts et noirs où se réfugiaient les oiseaux, c'est Steinway ou c'est son fils, à cette distance il est difficile de déterminer un âge ou une identité, mais il met 4 minutes et 33 secondes entre chaque inspiration et à chacune de ses courtes expirations il émet un atome de lumière qui se perd aussitôt dans l'ombre épaisse des sapins. Depuis plus de cent mille ans il n'avait pratiquement pas changé, sa silhouette était la même, fragile, il gardait la tête haute tout en réfléchissant, la nuit il s'installait un moment

dans le laboratoire souterrain du Gran Calvario et il composait ses premières mesures, celles qui ressemblaient aux chants des oiseaux. À l'instant même où était créée sa mélodie on pouvait observer quasiment en temps réel l'énergie émise par la virtuelle partition et cette modeste récompense suffisait à son bonheur ou plutôt à la paix de son âme qui franchissait sans difficulté, en quelques secondes, le plasma solaire après s'être si haut élevée avant de revenir sur terre, toujours plus transparente et transportée. Le tempo adopté par la mélodie se communiquait aux mouvements lents de la Terre autour du soleil et à chaque nouvel essai la première mesure traversait le cœur de l'étoile qui nous réchauffait depuis si longtemps et qui continuera à fonctionner de manière analogue pendant au moins cent mille ans si la mélodie de nuit ne s'interrompt pas. Ces événements discrets transcendent la vie en général, c'est chaque fois l'hiver réinventé puis l'été à nouveau, peu importe, toutes les saisons sont bonnes pour continuer de vivre, pour délicieusement marcher sur la route sombre, en pleine nuit, entre les hauts sapins noirs où les oiseaux apprennent à chanter. C'est Alphonse d'Este peut-être qui se presse vers son Camerino, son pas est si léger qu'il dépasse la vitesse de la lumière et que la route sombre file sous ses pieds, mais il est difficile de savoir s'il bouge ou s'il est seulement happé par le vent qui circule entre les étoiles. À intervalles réguliers qui ressemblent à une demi-journée, un taxi mauve arrive doucement sur la

route, s'arrête à côté de lui et on le voit s'incliner un peu comme s'il obéissait à un ordre divin, entrouvrir la portière arrière, se glisser à l'intérieur de l'habitacle, on le devine soulagé de ne plus avoir continuellement à marcher, et le taxi repart, il suit la route en lacets, se perd à l'horizon, la route est désormais déserte, les grands sapins bougent dans le vent et quand s'éteint tout à fait le bruit du moteur les oiseaux, invisibles dans les branches longues et noires, reprennent leur chant comme si tout dans le monde retournait à son cours naturel qui serait, en fin de compte, la chose la plus souhaitable.

Après un long temps au cours duquel la route défile, et c'est la nuit puis à nouveau le jour, ce qui ne change guère les choses car la route de jour comme de nuit reste tortueuse et sombre, il réapparaît, il porte un long veston plus chaud certainement que son ancienne veste, et une écharpe grise, sa main gauche enfoncée dans la poche du veston tandis que la droite se balance un peu le long du corps et semble tenir une autre main, mais on ne voit personne d'autre que lui, ce qui ne veut rien dire, car il y a peut-être quelqu'un qui marche à côté de lui, un cône de lumière bleue qui traverserait avec lui les vastes champs magnétiques, les étoiles et les galaxies sans qu'on puisse l'apercevoir tellement les hauts sapins battus par le vent cachent la route avec leurs branches, ou la mélodie tempérée, essayée et réessayée dans le Gran Calvario au plus profond de la nuit, qui le suivrait partout. Il marche

légèrement penché, fragile, conduit par une pensée qui le fait avancer. Qui le voit ? Et qui par conséquent le décrit, dans sa solitude extrême ? Qui nous parle de lui ? De la lumière parfois filtre entre les noires branches et son ombre alors, autrement faible ou invisible, s'allonge, il pourrait marcher dans une prairie verte, rentrer dans ses foyers, mais non, son destin est cette route qui tourne tantôt vers la droite, tantôt vers la gauche, et quand la lumière devient plus forte, l'ombre par contraste s'allonge démesurément et l'homme qui marche devient de plus en plus petit, disparaît presque, puis peu à peu le soleil déclinant, il retrouve sa taille et reprend pied sur la route intergalactique qui tourne toujours après une longue ligne monotone, tantôt à gauche tantôt à droite, la vitesse semblant ajustée pour assurer un défilement constant : la force exercée sur l'homme par l'au-delà est uniforme, reliée à un potentiomètre divin qui règle la cadence de ses enjambées, les battements de son cœur, la circulation du sang dans son cerveau, la constance de sa beauté déroulée continuellement en boucle. Mais qui parle vraiment ? Et qui voit l'impensé ?

L'homme a surgi de la nuit ou de la dernière marée, des escargots de mer adhèrent à ses habits, sur les revers du pantalon quelques algues encore humides, des médailles d'honneur ou du mérite imbibent les tissus de leur jus salé, puis tout sèche, on ne voit plus rien qu'une pliure de fatigue sur les vêtements pourtant portés avec élégance, et les douces rides ne sont pas

amères mais pleines de compréhension, le pied parfois bute sur un caillou mais la silhouette à peine s'ébranle, elle continue au même rythme, la main droite tendue vers une autre main que l'on ne voit pas, pas plus que notre propre destin. Main sur main, toujours un peu penché, inabreuvé, il s'approche de la Faible, malgré soi on tend vers lui notre âme usée tandis qu'il se penche au-dessus de l'eau peut-être pour boire, ou pour se rappeler une autre vie. Touchant au bout extrême de ses forces il cherche encore à imaginer, il voit couler la Faible et au risque de former dans l'eau un être équivoque, sur elle il se penche. Le soir venant, tout son être s'estompe mais je reste dans sa clarté, comme une évidence, car cet homme qui marche sans fin c'est mon père. Je crois. J'aurais pu à plaisir retarder le moment de cette révélation aléatoire, mon récit aurait perdu en clarté mais gagné en mystère et les lecteurs aiment le mystère, à pas feutrés chacun se glisse dans sa chambre et sous la chaleur de l'édredon attend le frais dimanche matin en lisant, bercé par la magie des phrases pleines d'incidentes et d'incidents au sens incertain, j'aurais pu laisser planer le mystère : quand cet homme arrivera-t-il à la maison, a-t-il été invité loin de chez lui pour marcher ainsi tout le jour et partie de la nuit, et où le conduit le taxi mauve avant qu'il ne réapparaisse, comme si rien ne s'était passé, sur la route qui tourne et retourne entre les noirs et hauts sapins ? On se serait éternellement demandé qui était ce personnage et son visage orné de diamants

s'estomperait autour de son identité cruellement incertaine, mais j'ai choisi de lever idiotement le mystère et je n'ai plus à présent qu'à fermer la bouche sur mes propres incertitudes : un journalier se rend à la première messe, un professeur rêveur s'éloigne des vieilles philosophies et des théologies compliquées à la recherche d'une minuscule vérité ou d'un minuscule bonheur, une mélodie en mineur inspire des mots insolites comme un bruit de pas feutrés sur le palier, et la neige commence à tomber tandis que grand-mère en tablier noir, une miche serrée contre son giron, coupe le pain.

Nous pourrions rêver, chanter, aller à la fête foraine, monter à bord de la chenille, traverser le tunnel de l'effroi et manger des pommes au sucre au bout d'un bâton, à sept ans je commencerais des lectures interminables, la pâle silhouette veillant au-dessus de mon dos, qui lisait quelquefois à voix haute le journal, les nouvelles insolites ; à côté du petit fourneau on se berce de mots compliqués, d'événements insensés qui n'arrivent qu'aux autres, de terreurs et de ruses, tandis que les bombes défoncent les immeubles tout autour et que la maison tremble, une histoire précieuse commence ici, commencer oui commencer à vivre dans la chaleur du feu et des bombes avec les premiers meubles qu'on aime, des journaux recouvrent le vitrage de la fenêtre pour rendre invisible au-dehors, tant que la nuit durera, la pâle lumière de la pièce, cela c'était bien avant la route bordée de noirs sapins,